

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE QUÉBEC

SOMMAIRE

Bénédictio de l'Eglise de Saint Antoine de Padoue, 673. — L'ostension du saint Suaire, 675 — Le IV^e centenaire de la découverte de la route des Indes, 675. — Cavour, 678. — Les premiers francs-maçons canadiens, 678. — Chercheurs d'or du Klondyke, 680. — Toujours vrai, 682. — Une plaisante leçon de choses 682. — La prononciation du latin, 683. — Les catacombes de Rome, 684. — Lettre a un Libre Penseur, 684. — Memento hebdomadaire, 688.

BÉNÉDICTION DE L'ÉGLISE

DE

SAINT ANTOINE DE PADOUE

Jeudi 9 juin, jour de la Fête-Dieu, avait lieu la bénédiction de l'église des Rdes Sœurs Franciscaines, dédiée à St Antoine de Padoue.

On n'aurait pu choisir une meilleure date pour la dédicace de ce sanctuaire destiné à inaugurer parmi nous le culte perpétuel du T. S. Sacrement.

Bon nombre d'habitants de Québec avaient voulu contribuer par leurs offrandes à la décoration de l'autel, vrai monument de foi et d'amour élevé au Dieu de l'Eucharistie.

Mgr Marois présidait la cérémonie, affirmant ainsi une fois de plus la haute protection dont il entoure une œuvre qui lui est chère et qui lui doit tant.

Accompagné d'un nombreux clergé, Mgr accomplit les prescriptions du rituel devant une assistance nombreuse et recueillie au premier rang de laquelle se faisait remarquer Mr le Gouverneur de Québec et Mr le Premier Ministre, qui avaient tenu à représenter la ville et la province tout entière.

Quand, les prières de la bénédiction achevées, Jésus fit son entrée, porté entre les mains du dévoué Aumônier des Sœurs Franciscaines, et vint prendre possession du trône qui lui avait été préparé, tous les fronts se courbèrent et bien des yeux se mouillèrent de larmes.

C'est que, ainsi que l'a fait ressortir dans un admirable discours le T. R. P. Colomban, Gardien des PP. Franciscains de Montréal, ces hauteurs des plaines d'Abraham vont devenir à la fois un Thabor et un Calvaire.

Tous nous avons péché : le blasphème, le sensualisme, l'esprit d'indépendance sont partout, et c'est à réparer ces offenses que se consacrent les religieuses Franciscaines. Chaque jour, à chaque heure, en entrant dans la nouvelle église, nous verrons une blanche victime prosternée devant la blanche Hostie interposée comme un écran entre la colère de Dieu et les péchés des hommes.

Mais peu à peu, entre la divine victime exposée sur l'autel et la victime à ses pieds l'union se fait et alors, oh ! le Calvaire se change en Thabor. C'est pourquoi les religieuses sont reconnaissantes aux bienfaiteurs à qui elles doivent ce temple de l'expiation.

On voudrait pouvoir citer textuellement le R. P. pour ne pas dénaturer sa pensée et la manière saisissante dont il la présentait.

Espérons qu'avant peu, nous pourrons offrir à nos lecteurs le discours tout entier.

Cette belle journée se termina par la procession solennelle du S. Sacrement.

Le zélé apôtre de l'Eucharistie, St Antoine de Padoue, patron de l'église, n'avait pas été oublié : le même chœur qui, sous l'habile direction de Mrs Ernest et Gustave Gagnon avait rehaussé l'éclat de la fête, trouva des accents vibrants pour redire la gloire et les miracles de St Antoine.

L'ostension du saint Suaire

Le 11 mai a commencé à la cathédrale de Turin l'ostension du saint Suaire, qui ne s'est pas faite depuis plus de trente ans.

Cette insigne relique est enfermée dans une urne de marbre en forme de sarcophage et placée sur le maître-autel de la chapelle du saint Suaire, qui forme une annexe de la cathédrale de Saint-Jean de Turin.

Une feuille de Rome nous donne des détails curieux sur cette précieuse relique. Le saint Suaire est le linceul dans lequel fut enveloppé Jésus-Christ avant d'être déposé dans le sépulcre que Joseph d'Arimathie acheta expressément : *Joseph autem mercatus sindonem, et deponens eum ; involvit sindone.*

Après la résurrection du Christ, cette précieuse relique, comme bien d'autres, fut pieusement conservée à Jérusalem.

En 1453, le saint Suaire, qui avait été transporté de l'Orient, se trouvait à Chambéry, où, le 22 mars de cette année, Marguerite de Charny en fit don à la maison de Savoie.

Cette relique avait auparavant appartenu aux rois de Chypre et de Jérusalem.

En 1478, le saint Suaire fut exposé à Pinerolo, pendant le séjour dans cette ville de la duchesse Jolanda, femme du B. Amédée IX de Savoie.

La maison de Savoie fit déposer cette remarquable relique dans la grande et riche chapelle où elle se trouve depuis.

Le saint Suaire est un grand drap de lit, de toile de lin très fine, tout d'une pièce, sur lequel on voit encore, paraît-il, l'empreinte du visage du Christ.

L'ouverture de l'urne s'est faite en grande solennité ; les Archevêques de Turin, de Vercelli, de Gênes, les Evêques de Fossano et d'Aoste y ont assisté.

LE IV^e CENTENAIRE de la découverte de la route des Indes

PAR VASCO DE GAMA

La route des Indes aujourd'hui, c'est la Méditerranée, le canal de Suez et la mer Rouge, mais cela n'existe que depuis vingt-

neuf ans et, jusque-là, les marins, suivant la voie ouverte par Vasco de Gama, contournèrent l'Afrique pour arriver aux Indes.

L'attention curieuse du moyen âge s'était toujours dirigée du côté de ce monde oriental d'où parvenaient des produits inconnus et des pierres précieuses. Les récits fantastiques abondaient sur ces pays d'une richesse et d'une fertilité merveilleuses.

La voie qui faisait transporter les marchandises de la Méditerranée à la mer Rouge par des caravanes était entre les mains des musulmans.

Les navigateurs portugais se lancèrent donc hardiment à la recherche d'une nouvelle route des Indes.

Il fallait un véritable courage pour affronter les mystères de ce monde inconnu au sujet duquel l'imagination des peuples avait brodé les contes les plus terrifiants.

Avant de parler des voyages du plus grand d'entre les navigateurs portugais, il faut citer Barthélemy Diaz, qui osa s'aventurer jusqu'à l'extrémité de l'Afrique et doubler le cap de Bonne-Espérance (1486).

Diaz fut obligé de rebrousser chemin par une révolte de son équipage.

Onze ans plus tard, Vasco de Gama, âgé à peine de vingt-huit ans, entreprit de mener à bonne fin l'œuvre de Diaz et de parvenir aux Indes.

Au moment de s'embarquer, le jeune amiral monta avec ses marins jusqu'à une petite chapelle qui a été remplacée depuis par la magnifique abbaye de Belem.

C'est aussi une pensée de foi qui commence le récit du voyage écrit au jour le jour par un des explorateurs, Alvaro Velho : "Aujourd'hui, samedi, 8 juin 1497, commence notre voyage, que Dieu Notre-Seigneur nous permette d'achever pour son service !"

La flottille portugaise se composait de quatre petites caravelles montées par 150 hommes d'équipage.

Les navigateurs du XVe siècle étaient obligés à des relâches incessantes, pour se mettre à l'abri de la tempête ou pour prendre de l'eau et des provisions. Alors, après la lutte contre les flots, c'est parfois la lutte avec les hommes. Une fois cependant, les Portugais se trouvent en face d'une population si bienveillante qu'ils notent la baie de Sainte-Hélène sous le nom de "Baie des bonnes gens".

Ils venaient de doubler le dangereux cap de Bonne-Espérance lorsqu'ils rencontrèrent une montagne flottante, c'était un îlot de glace. Les Portugais s'en éloignèrent; bien leur en prit, car, la nuit suivante, l'îlot chavira, créant un remou dans lequel les caravelles furent ballottées, quoiqu'elles fussent éloignées de trois milles.

Sur la côte du Mozambique, Vasco de Gama observa "qu'on vendait les hommes, sur le marché, moins cher que les veaux". C'était l'horrible plaie de l'esclavage que les musulmans entretiennent encore en Afrique.

Enfin, le 18 mai 1498, la flottille portugaise jetait l'ancre dans le port de Calicut.

— Que viens-tu chercher? dit le sultan Zamorin à l'amiral portugais. — Des chrétiens et des épices, lui fut-il répondu.

Ces quelques mots résument les sentiments qui animaient les explorateurs du XVe siècle.

Les intérêts matériels les avaient attirés, mais en même temps leur plus grande ambition était de porter aux infidèles, en échange des richesses périssables, les dons de la foi chrétienne. Ce sentiment permettait au courageux navigateur de dire avec confiance, après sa prière du matin: "Céleste Mère, prenez le timon vous-même et ne me laissez pas virer de bord!" *L'Etoile de la mer* l'avait conduit au but désiré.

La gloire et les richesses que Vasco de Gama apportait au royaume de Portugal furent payés d'ingratitude. Lorsque le roi Jean III se décida à le nommer vice-roi de ces Indes qu'il avait conquises, Vasco de Gama était sur le point de mourir usé par les fatigues de ses voyages et plus encore par le chagrin. Il mourut trois mois après son arrivée à Cochin.

La découverte de la route des Indes a suffi pour inspirer un poème épique, *Les Lusiades*, de Camoëns. Une épopée s'est déroulée encore plus grande sur ces terres lointaines, depuis que la route a été frayée par Vasco de Gama. Par cette route, des milliers de missionnaires ont couru au martyre, et la foi chrétienne a été donnée à des milliers d'âmes.

Le Portugal vient de célébrer le quatrième centenaire de cet événement.

CAVOUR

Le nom de Cavour a été cité dernièrement au Parlement du Canada, comme celui de l'un des plus grands hommes d'Etat du dix-neuvième siècle (1).

Ministre et politicien habile, Cavour le fut. Mais un catholique ne saurait le proclamer sans fétrir en même temps ce démolisseur du trône pontifical, ce révolutionnaire dont les dix années de vie politique ne furent qu'une conspiration permanente.

Le fait que Cavour était un arrière-neveu de St-François de Sales, ce que plusieurs de ses admirateurs ignorent sans doute, ne suffit pas pour justifier la moindre glorification de cet homme politique encore plus fourbe et hypocrite qu'il n'était habile.

Les premiers francs-maçons canadiens

J'ai eu la bonne fortune, en feuilletant de vieux almanachs canadiens, de retrouver sinon les premières traces du moins les commencements de cette formidable société secrète dont les tendances ont si justement alarmé l'Eglise catholique, qui devait plus tard la condamner en termes si formels. Je veux parler de la franc-maçonnerie. Il est même fait mention de cette secte dans le premier numéro de la série des almanachs de Brown — ce qui ne veut pas dire toutefois que l'installation de cette société dans notre pays ne remonte pas au delà de cette date.

La franc-maçonnerie est d'importation anglaise et ce sont les régiments anglais venus ici après la cession du Canada qui ont dû l'y transplanter. En 1780, l'organisation de cette société était déjà quasi parfaite, et comptait un état-major assez considérable. Brown en fait le relevé qui suit :

“The ancient and honorable Society of Free and Accepted Masons in Canada :

Grand officer: the Honorable Brother John Collins, Esq., Grand Master; Brother Thomas Aylwin, Esq., Deputy Gr. M.; Brother James Thompson, Brother H.-A. Kennedy, Grand Wardens; Brother Chs. Grant, Esq., Brother Lauchlin Smith,

(1) Eloge de Gladstone par M. Laurier.

Grand Treasurers ; Brother James Tanswell, Grand Secretary ; Brother John Ross, Brother W. Ritchie, Grand Deacons ; Brother John Hill, Grand Sword bearer ; Rev. Brother Geo. Henry, Grand Chaplain ; Brother Richard McNeil, Deputy Grand Master at Montreal.

La *Grande Loge* se réunissait le 1er lundi de mars, juin, septembre et décembre à la maison de Frère Bacon.

Les autres loges étaient : Merchants Lodge, N° 1 ; St-Andrew's Lodge, N° 2 ; St-Patrick's Lodge, N° 3 ; Anbalt Zum Temple Lodge, N° 12 ; St-Paul Lodge, N° 10, à Montréal ; Kings Lodge, N° 8, dans le 8e régiment ; Union Lodge, N° 1, à Détroit ; St-George Lodge, N° 108, dans le 31e régiment ; Lodge, N° 195, dans le 8e régiment ; Lodge, N° 236, dans le 53e régiment.

Jusqu'en 1819, des noms anglais seulement figurent dans la liste des officiers, mais à partir de cette date, bon nombre de nos nationaux se font inscrire sur les registres des loges et arrivent même à remplir les fonctions les plus importantes.

La franc-maçonnerie était-elle considérée au pays, à l'époque dont nous nous occupons, comme une simple institution de bienfaisance, ou possédait-elle déjà le caractère anti-religieux qui devait amener sa condamnation, c'est que je ne saurais affirmer.

L'almanach de Brown se renferme, sur ce point, dans une réserve qui ne laisse place à aucune supposition.

Ce qui est mieux établi c'est que la franc-maçonnerie avait un pied à terre à Québec et c'est probablement ici que se trouvait son principal champ d'opérations. Voici, au reste, les noms des Canadiens-français qui occupaient les plus hauts degrés dans la Grande Loge du Bas-Canada :

Le Très-Vénérable Claude Dénéchau ; Jos.-Frs.-Xavier Perreault, Grand Warden ; Pierre Doucet, Grand Trésorier ; Louis Plamondon ; Chs. Chevalier de Tonnancour ; Thomas-C. Oliva.

La même loge renfermait onze Anglais, ayant divers grades.

Au-dessous de cette loge et sous sa juridiction se trouvaient vingt-cinq autres loges disséminées dans le pays. Québec avait pour son compte deux loges placées sous la dépendance de la Grande Loge : la loge Sussex et celle des *Frères Canadiens*.

EUGENE ROUILLARD.

Chercheurs d'or du Klondyke

Les *Missions catholiques* publient une lettre de Mgr Grouard, Vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, duquel dépend, au point de vue religieux, le territoire aurifère du Klondyke.

C'est ainsi que nous avons appris la découverte des mines d'or du Klondyke. On nous dit qu'un nombre considérable de mineurs s'était dirigé vers ce lieu par la voie de l'Océan Pacifique. Cette voie était encombrée, obstruée même par la foule et surtout par les masses énormes de colis entassés au pied de la montagne dont il faut faire le portage par le Chilcoot Pass. On annonce aussi que les approvisionnements ne pouvant se transporter aussi vite que les hommes, la famine va certainement s'abattre sur la population toujours croissante de la nouvelle ville Dawson-City, qui vient de surgir comme un champignon sur les bords de la rivière aurifère. On parle de 10 000, 20 000, 30 000 personnes même qui s'y seraient déjà rendues. Tout cela me semble fantastique. Je m'imaginerais volontiers que tout le monde a perdu la tête, si je ne savais la puissance de cette passion de l'or. On va même jusqu'à prédire qu'avant un an, le nombre des mineurs s'élèvera à plus de 1 000 000.

Ce qui me touche et m'émeut dans cette affluence invraisemblable d'immigrants, c'est que les terrains aurifères vers lesquels elle se porte, sont situés dans la partie la plus déserte jusqu'à ce jour et la plus inabordable de mon vicariat.

Voyez la position du pauvre vicaire apostolique qui, jusqu'à présent, n'avait à évangéliser que quelques tribus sauvages et qui tout à coup, se trouve en face d'une invasion extraordinaire.

Des sauvages campés le long du Mackensie, ayant vu passer le long chapelet des bateaux qui emportaient les immigrants, en étaient effrayés. L'un d'eux accourt à la Mission :

“ C'est sans doute une armée qui vient s'emparer du pays ! ” disait-il.

Je le rassurai en lui apprenant que c'étaient des mineurs en route pour le Yukon.

Il se mit à rire et demanda si la nouvelle était sérieuse. Il a peine à croire que des gens sensés viennent de si loin pour se rendre dans un pays perdu et y ramasser de la poussière jaune ; mais il est heureux de savoir que ni lui ni les siens n'ont rien à craindre de ces hommes.

A la Mission, tout le monde est ébahi en apprenant la découverte des mines du Klondyke et la foule de gens qui viennent comme une trombe fondre sur ce pays.

En attendant, le Mackenzie charrie des glaçons à pleins bords, et, le croirez-vous, nous voyons une dizaine de bateaux chargés de mineurs descendre le courant, en route pour le Yukon.

Pauvres gens, ils n'iront pas loin comme cela ! En effet, le froid continue, le fleuve se bouche et voilà cette flottille prisonnière.

Heureusement, les voyageurs ont des provisions de bouche pour une année et plus. Ils en consommeront une grande partie, car ils en ont pour huit bons mois avant de pouvoir continuer leur voyage. Leur en restera-t-il assez après cela pour se rendre jusqu'au Yukon ?

Ce qui nous fait le plus nous apitoyer sur ces malheureux chercheurs d'or, c'est qu'ils ne sont même pas pourvus de chaussures, de mitaines, etc. nécessaires dans ces pays de neige. Ils ont tous des poêles dans leurs bateaux que l'on voit fumer comme des steamboats, ils se pressent à l'entour de leurs feux ou se battent les flancs pour se réchauffer un peu. Là où les glaces les arrêtent, ils s'en vont à terre et se mettent à couper des arbres dont ils forment des huttes où ils seront à l'abri. Mais ils ne savent par ce que c'est que nos longs hivers avec 40 degrés au-dessous de zéro !

Cette année, une grande épreuve frappe la Mission de l'Athabaska-Mackenzie. Le petit gibier qui entre pour une part importante dans l'alimentation des populations de ces contrées désertées, fait complètement défaut. Les lièvres qui pullulaient, il y a deux ans, ont disparu. Conformément à la loi établie par la Providence dans ce pays, il y a, en effet, chaque dizaine d'années une multiplication prodigieuse, suivie d'une extinction presque totale de cet intéressant quadrupède. Quelques sujets seulement survivent au fléau qui frappe périodiquement la race et ont mission de la reproduire. Cela demande assez peu de temps, vu leur caractère excessivement prolifique. Ainsi, dans trois ou quatre ans, on pourra déjà compter sur eux comme un appoint dans le budget culinaire, mais aujourd'hui, ils brillent, comme on dit, par leur absence.

Nos pauvres sauvages souffrent naturellement beaucoup de la faim. Déjà l'hiver dernier, nombre de familles ont été exposées aux horreurs de la disette, et si la Compagnie de la baie

d'Hudson, les traiteurs libres et nos Missions n'avaient secouru ces malheureux affamés, la population indigène eût été plus que décimée par le fléau.

Dans tous les pays du monde, la famine est chose affreuse ; mais je crois que, dans nos contrées polaires, elle présente un aspect encore plus navrant. Un froid mortel l'accompagne. Ailleurs, la nature se montre pour ainsi dire compatissante ; ici, elle ferme ses entrailles et n'a plus qu'un visage de glace dans toute la vérité du mot. Oh ! que c'est triste de voir des hommes, des femmes, des enfants, engagés dans cette lutte terrible pour l'existence, attaqués de deux côtés à la fois, et par une température de 40 degrés au-dessous de zéro, et par la famine, qui ne laisse, comme dernière ressource, qu'un peu de neige fondue ! Eh bien ! voilà le sort auquel beaucoup de nos sauvages sont réduits.

Je crains fort que les mineurs du Klondyke ne soient eux-mêmes exposés à le partager cet hiver, car il n'est pas possible de leur transporter une quantité suffisante de vivres, rien n'étant prévu, ni préparé pour cela, et ils ne trouveront rien dans le pays pour y suppléer.

Toujours vrai

Tu te fâches : donc tu as tort.

Une plaisante leçon de choses

Dans une commune du canton de Preuilly (Indre-et-Loire), M. Plais, candidat socialiste, après avoir laissé à la porte de la salle où se donnait la conférence, son chapeau et son pardessus neufs avec une bicyclette de marque, développa devant ses auditeurs une théorie, où il disait que l'on ne peut se procurer la fortune qu'en la prenant où elle se trouve.

Sa démonstration faite, M. Plais voulant sortir, ne trouva plus ni ses vêtements ni sa machine.

Mais, regardant par la porte ouverte, il vit un de ses auditeurs coiffé de son chapeau, un autre vêtu de son pardessus, et un troisième chevauchant sur sa bicyclette.

Il apostrophe les électeurs qui, sans embarras, répondent :

“ Nous n'avions ni chapeau, ni pardessus neufs, ni bonne bicyclette. A qui vouliez-vous que nous les prissions, si ce n'est à celui qui les possède ? ”

La prononciation du latin

“ Les divergences, si notables qu'elles soient, portent cependant sur un nombre nullement indéfini de lettres et de syllabes, et il est aisé de les atteindre toutes par quelques règles bien simples. Indiquons ces règles générales.

I. — PRONONCIATION DES VOYELLES

U se prononce OU. — *Deus*, prononcez *Deous*; *Dominus* *Dominous*.

— Lorsque deux voyelles se suivent, elles se prononcent toujours séparément et distinctement, en conservant chacune leur son propre. — Exemple : *Pauperes*, prononcez *Pa-ou-pères*; *autem*, *a-ou-tem*, *laudate*, *la-ou-date*.

II. — PRONONCIATION DES CONSONNES

— C suivi de E et de I et de la diphtongue Œ se prononce TCHE, TCHI, et TCHE. — Exemples : *Ceciderunt*, prononcez *Tchetchiderount*; *circuitu*, *tchireonitou*; *caeli*, *tcheli*.

— G, suivi de E et de I, se prononce DG. — Exemple : *Genuit*, prononcez *Dygenoit*; *gigas*, *dygigas*.

— H suivi de I, dans le corps d'un mot, se prononce comme K. — Exemples : *Mihi*, prononcez *miki*; *nihil*, *nikil*. — Au commencement d'un mot H ne se prononce pas.

— J se prononce toujours comme I, quelle que soit sa place. — Exemples : *Jesus*, prononcez *Iesous*; *jejunium*, *icionnioum*.

— N et M n'ont jamais le son nasal : il faut les prononcer avec force, en les faisant raisonner. — Exemples : *Lingua*, prononcez *liangoua*; *tempus*, *temmpous*; *principio*, *priantchi-pio*.

Ce qui précède est reproduit de la *Revue ecclésiastique* de Valleyfield.

Il est certain que la lettre J se prononce toujours comme I, à Rome du moins. Mais si nous adoptons ce mode de prononciation, nous devrions supprimer le J en latin, qui est simplement

un barbarisme, et écrire par exemple : Iesus, et non Jesus ; ieiunium et non jejuniun.

LES CATACOMBES DE ROME

PAR

Mgr. PAUL BRUCHESI

Quiconque étudie l'histoire de Rome et des monuments que cette ville renferme, y trouve un sujet inépuisable de louange et d'admiration.

C'est la patrie de tout le monde, et le sanctuaire de la grande famille chrétienne.

Qui n'a entendu parler des Catacombes de Rome, où, sous la persécution, les chrétiens enterraient leurs morts ?

Mgr Paul Bruchési, l'éminent archevêque de Montréal, qui a habité Rome plusieurs années, a écrit sur les Catacombes des pages énumées. Il a bien voulu permettre à l'éditeur de la *Bibliothèque Canadienne* de les publier.

Les *Catacombes de Rome* forment le cinquième fascicule de la *Bibliothèque Canadienne*.

On peut se les procurer en adressant 15 centins à l'éditeur de la *Bibliothèque Canadienne*, M. Pierre Georges Roy, 9 rue Wolfe, Lévis.

LETTRE À UN LIBRE PENSEUR

sur le

ROLE DE L'ÉGLISE ET CELUI DE SES ADVERSAIRES

DANS L'HISTOIRE DE FRANCE

(Suite)

Voilà sa théorie. Il la mit en pratique avec une religieuse échappée de son couvent Catherine de Bora, dont il eut six enfants. Elle avait mis au monde son premier né, quelques jours après ses noces.

Calvin avait été fleurdélié pour vice innommable, et obligé de s'expatrier. Théodore de Bèze disait de lui : *Il est demeuré enfoncé dans la boue*. Sa cruauté est connue. Il a fait exiler

Bolsec et Castalion, décapiter Gruet et Gentilis, brûler Michel Servet. Il avait fait élever sur les places de Genève, des potences avec cette inscription : *Pour qui dira du mal de M. Calvin.*

Henri VIII faisait décapiter ses femmes à mesure qu'une nouvelle lui plaisait davantage : Il avouait qu'il n'avait *jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses désirs.*

Voilà les trois principaux apôtres du protestantisme.

La Renaissance avait eu beau se parer de ce beau nom, nous avons vu qu'elle ne fut qu'un retour à l'esprit licencieux et despotique du paganisme ; mais l'étiquette était bien choisie.

Comme elle, le protestantisme a usurpé le beau nom de Réforme. Si quelqu'un avait besoin de se réformer, c'étaient certes, les prétendus réformateurs. Le monde s'est encore laissé prendre à cette étiquette trompeuse.

La vérité, c'est que la religion nouvelle était plus facile et plus commode. Elle avait supprimé le jeûne, l'abstinence, la confession, la pénitence, toutes choses gênantes pour nos aïeux et notre amour-propre. Aussi, Érasme, Luther, Calvin eux-mêmes et tant d'autres, ont-ils avoué la dégénérescence des mœurs qui suivit la Réforme.

Le livre examen et la *liberté de conscience*, invoqués par le protestantisme, n'étaient aussi que des prétextes habiles. Nulle part il n'a dû son triomphe à l'examen, à la persuasion, mais à la violence. Il doit la vie à l'appui des princes temporels d'autant plus désireux de s'affranchir de la suprématie spirituelle qu'ils étaient plus immoraux et tyrans.

Le protestant Mosheim a dit : *Le protestantisme n'a point aboli la papauté ; il l'a seulement transférée au pouvoir civil.* Il a créé la Césaréopapie.

Le pasteur Jurieu avoue que la prétendue Réforme *s'est faite par la puissance des princes en Hollande, en Danemark, en Suède, en Angleterre, en Ecosse, en Suisse, partout.*

Le pasteur Vinet, Ernest Naville, Agénor de Gasparin ont fait des aveux analogues. Quinet a dit : *Partout où la liberté de conscience n'était pas opprimée, le protestantisme ne tarda à disparaître.*

Il s'est implanté par la force, comme le mahométisme par le cimeterre.

L'Église avait converti le monde par la parole, la persuasion

et le dévouement jusqu'au martyre, comme son divin Maître mort sur la croix. C'est par les mêmes moyens qu'elle est en train de reconquérir les âmes et les contrées que l'erreur et la violence lui ont arrachées. C'est par millions qu'elle compte aujourd'hui les retours de ses enfants désabusés, en Angleterre et en Amérique.

En Allemagne et en Suisse, le mouvement est moins important, mais caractéristique aussi.

En France, les protestants ne sont plus guère qu'un parti politique allié aux Juifs et aux Francs-maçons, ennemis de notre Dieu et de notre patrie.

Je vous livre, cher monsieur, ces rapprochements sur le Moyen âge clérical et la Renaissance anticléricale. Ils me semblent de nature à ouvrir les yeux de nos adversaires de bonne foi.

La fin du Moyen âge avait été illustrée par Gutenberg, à qui l'on doit l'invention de l'imprimerie ; par Christophe Colomb à qui l'on doit la découverte de l'Amérique ; par Jeanne d'Arc, qui a sauvé la France.

Qui leur comparerez-vous sous la Renaissance ?

Dans les lettres, la philosophie et la science, le Moyen âge avait produit Grégoire de Tours, Alcuin, Vincent de Beauvais, Suger, Raymond Lulle, Roger Bacon, Albert le Grand, Thomas d'Aquin, saint Bernard, le Dante, le cardinal Nicolas de Cusa, qui avait découvert la rotation de la terre deux cents ans avant Galilée.

Ces noms laissent loin derrière eux ceux de Montaigne et de Charron dont la Renaissance s'honore, et surtout les œuvres licencieuses de Brantôme et de Rabelais.

En Italie, toutefois, le Tasse et l'Arioste illustrèrent la littérature au seizième siècle, pendant que Machiavel la déshonorait par son livre du *Prince*.

En architecture, les cathédrales de Paris, d'Amiens, de Reims, de Rouen, de Cologne, de Strasbourg, de Vienne, de Burgos, de Tolède, la salle des cours à l'Université d'Oxford et mille autres monuments disent la grandeur et la beauté du style roman ou ogival, et leur supériorité sur ceux de n'importe quelle époque.

La peinture et la sculpture, il est vrai, ont progressé sous la Renaissance, et je comprends que, pour un de leurs éminents représentants comme vous, cher monsieur, ce soit là un grand point. Mais vous m'accorderez que c'est surtout sous le rapport

de la beauté plastique. Le sentiment, l'idéal, si vivants au Moyen âge dans Fra Angelico, Bramante et le Pérugin, par exemple, ne sont pas dépassés. Les artistes s'occupent, surtout de la forme.

Comme vous, j'ai visité Florence et Rome

Trouvez-vous que ces deux cités aient rien à envier à Athènes et à son Panthéon ?

Carpeaux me disait un jour que, pour lui, Michel-Ange était le *nee plus ultra* de la statuaire. Comme Paul Véronèse, Léonard de Vinci et Raphaël, il était élève du Moyen âge. Appelle et Phidias les ont-ils égalés ? Ici, vous êtes plus compétent que moi, et je m'en rapporte à vous.

Le commerce et l'industrie se développent aussi sous la Renaissance parce que, en tout, le sentiment y fait place au calcul, l'esprit chevaleresque à l'intérêt. Celui-ci est légitime, mais il ne faut pas qu'il l'absorbe et remplace tout ; que l'esprit humain, courbé vers la terre, retourne au culte du Veau d'or, comme la finance juive qui nous envahit.

L'œuvre religieuse et sociale, littéraire et philosophique du Moyen âge, interrompue par la Renaissance sceptique et sensualiste, ne fut reprise qu'au dix-septième siècle. Alors, renaît l'accord de l'intelligence et de la foi, comme en témoignent les œuvres de Bossuet et de Fénelon, de Pascal et de Descartes, de Corneille et de Racine, de Massillon et de Bourdaloue, de La Bruyère et La Rochefoucauld, devenues classiques en Europe.

Le siècle de ces génies a été appelé le *grand siècle de la France*, et celle-ci la *première nation du monde*. Newton en Angleterre, Leibniz en Allemagne, étaient aussi des génies chrétiens.

L'histoire atteste donc qu'à chacune des phases historiques où la religion chrétienne exerce son heureuse influence, correspond une phase d'honneur, de prospérité et de gloire pour les nations, de sainte liberté et de bien-être pour les peuples.

Malheureusement, je le répète, depuis la Renaissance sceptique et licencieuse, l'influence de la religion chrétienne avait diminué ; la déchéance morale s'accroît, les princes plus ou moins absolus et dissolus, s'affranchissent de l'Eglise aux dépens de la morale et de la liberté de leurs peuples.

Eh bien, des libres penseurs et les révolutionnaires exaltent la Renaissance à qui est due la suppression ou la diminution

des libertés, et ils dénigrent le Moyen âge, qui en avait été l'initiateur. Pourquoi cette contradiction ? Parce que le Moyen âge fut chrétien, et la Renaissance anticléricale comme eux. Le fanatisme antireligieux leur fait maudire l'arbre qui avait produit de bons fruits, et vanter celui qui en avait produit de si mauvais qu'ils l'ont abattu par la Révolution.

Celle-ci a-t-elle, du moins, donné la liberté ? C'est ce que nous allons voir.

Si elle se fût produite sous le règne de Louis XV et de Mme de Pompadour ou de la Du Barry, elle se comprendrait. Mais le paternel et vertueux Louis XVI venait d'être proclamé, le 4 août 1789, le *Restaurateur des libertés françaises* ; la noblesse et le clergé venaient de renoncer généreusement à leurs privilèges ; l'union était faite.

Ce n'était pas le compte des ambitieux et des violents, qui avaient suscité la Révolution. Ils prirent habilement pour devise : *Liberté, égalité, fraternité*. Jamais devise ne fut plus menteuse. L'astuce, la violence et le crime se donnèrent carrière. Comment croire à la sincérité des révolutionnaires admirateurs de Voltaire, qui écrivait à Tabareau : *Le peuple sera toujours sot et barbare. Ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin*. Il écrivait à d'Alembert : " On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les servantes. C'est le propre des Apôtres. La canaille n'est pas faite pour être éclairée. " Il écrivait à Diderot : *Il est essentiel qu'il y ait des gens ignorants. Laissons le peuple*, dit-il à Duclos, *recevoir un bêt des bâtiers qui le bâtent. La liberté est notre partage*.

Voilà l'idole de la Révolution et de ses aveugles partisans encore aujourd'hui.

(A suivre)

Memento hebdomadaire

QUÉBEC. — Les Quarante-Heures auront lieu à St-Germain, le 20 ; à Valcartier, le 21 ; à l'île aux Grues, le 22 ; à Ste-Germaine, le 23 ; à St- Ubald, le 24.